

Nicolo Paganini, démon, “ surdoué ” ou mutant ? *

par Y.F. CUDENNEC, P. BUFFE et P. de ROTALIER **

« Combien crois-tu qu'il y ait de Paganini dans le monde ? »

(PAGANINI à son ami GERMI).

« Ce soir, Paganini : transport de l'âme. »
(Robert SCHUMANN, Carnets intimes).

Les auteurs évoquent le personnage de Paganini sous quatre aspects. L'illustre virtuose est d'abord présenté au travers de sa biographie et de sa carrière artistique, puis les pérégrinations de sa dépouille sont rappelées à titre anecdotique. La pathologie de Paganini est ensuite abordée autour de deux thèmes : d'une part, la pathologie respiratoire dont il a souffert toute sa vie et, d'autre part, l'hypothèse de Schœnfeld selon laquelle Paganini aurait été porteur d'un syndrome de Marfan, hypothèse qui paraît bien étayée par les descriptions physiques et les documents dont nous disposons et qui permet d'expliquer partiellement son extraordinaire virtuosité.

Le virtuose

Nicolo Paganini fut sans conteste le plus grand violoniste de tous les temps, mais quel étrange personnage ! Sa naissance même, en plein cœur du quartier pauvre de Gênes, est entourée d'un premier mystère : officiel-

* Communication présentée à la séance du 15 décembre 1984 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Y. Cudennec : oto-rhino-laryngologiste des Hôpitaux des Armées, Service ORL-HIA Bégin, 69, avenue de Paris, 94160 Saint-Mandé ; P. Buffe : professeur agrégé du Val-de-Grâce ; P. de Rotalier : oto-rhino-laryngologiste des Hôpitaux des Armées.



Fig. 1.

lement, ce fut le 27 octobre 1782, mais il préférait déclarer le 18 février 1784. Il grandit avec ses trois frères et sœur alors que les armées de Bonaparte occupent sa Ligurie natale et c'est peu avant l'âge de 4 ans que survient le premier fait pathologique : une grave rougeole emporte sa sœur Angela et lui-même est presque guéri lorsque survient une rigidité qui l'immobilise au lit comme un cadavre ; sa mère prépare déjà le linceul quand il reprend conscience. Il s'agissait probablement d'une encéphalite tardive qui pourrait expliquer une partie de ses singularités. Son père Antonio, courtier au port de commerce, est aussi un joueur de mandoline assez doué et lui donne ses premières leçons de musique à l'âge de 5 ans.

Deux ans plus tard, il lui offre le petit violon Amati, qui est toujours conservé à Milan. Il n'aime guère son père, qu'il considère comme un rude contremaître et montrera peu d'affection pour celui qui reconnut son génie et n'épargna aucun effort pour l'aider.

Dès ses débuts publics, à 9 ans, il est considéré comme un prodige doué d'une sensibilité auditive extraordinaire. Sa mère fait d'ailleurs un curieux rêve, dans lequel il est le plus grand violoniste du monde, revêtu de l'habit noir qu'il portera toute sa vie, avec cette fameuse expression fanatique qui fera parler d'un pacte avec le diable. A 13 ans, son père l'emmène à Parme chez le musicien Rolla, qui lui donne à jouer en première lecture une œuvre inconnue et conclut, après l'audition, qu'il ne peut plus rien apprendre à ce jeune virtuose ; ses conseils permettront cependant à Paganini de devenir plus tard un bon compositeur. A 14 ans, il souffre d'une grave pneumonie et un admirateur, séduit par son talent, lui offre son propre Guarneri.

En 1797, il entreprend sa première grande tournée de concerts en Italie du Nord, puis revient à Gênes où il travaille inlassablement, nuit après nuit, avant de quitter un jour la maison familiale pour devenir premier virtuose au théâtre de Lucques. C'était un joueur impénitent et il perdit un soir jusqu'à son violon ; il se rendit donc au théâtre sans instrument, mais un mécène lui offrit un autre Guarneri, qu'il conserva et utilisa le reste de sa vie. Puis les tournées se succédèrent, au cours desquelles alternent des périodes d'activité extraordinaire et des phases de dépression et d'épuisement total.

Entre 1801 et 1805, mystère : on dit qu'il passa cette période en prison, voire aux galères, pour coups et blessures : lui-même prétendait avoir passé ces années à Lucques, comme chef d'orchestre, mais cette affirmation n'est pas vérifiée. Favori des dames de la haute société, et notamment à la cour d'Elisa, sœur de Bonaparte et princesse de Lucques, ses aventures féminines ont été brèves et violentes, et il ne s'est jamais « rangé », car son amour pour les femmes était largement supplanté par celui de son art et de sa liberté. A 33 ans, il paraît vieilli prématurément et de graves troubles nerveux le clouent au lit pour des semaines ; on parlera bien sûr de poussées évolutives d'une maladie vénérienne (Valensi signale en 1810 « d'atroces douleurs au bas-ventre qui le maintiennent au lit pendant plusieurs jours ») et Gelineau le range également au nombre des épileptiques célèbres.

Il y avait toujours quelque chose de surnaturel dans les apparitions de Paganini. Malgré sa grande fortune, il continuait à se vêtir d'un frac noir effiloché dont la coupe était atroce et qui s'affaissait aux épaules ; le pantalon noir battait les talons et l'étrange gilet jaune était bien trop grand. Avant chaque concert, il se trouvait dans un étrange état de nervosité, comme si une force intérieure le dominait et il prisait du tabac pour retrouver son équilibre. D'une maigreur effrayante, cet homme montait sur scène en traînant les pieds et ses gestes étaient singulièrement gauches. Pendant le concert, il avançait le pied droit pour marquer la mesure et se contorsionnait dans des positions bizarres, la hanche gauche et la tête très

en avant, le bras droit à l'horizontale. Dès qu'il commençait à jouer, le public était subjugué : ses yeux perçants lançaient des éclairs, ses longs cheveux entouraient son visage exsangue et de violentes secousses l'agitaient : l'aspect général était inquiétant ; des femmes s'évanouissaient et des critiques très sérieux croyaient voir le diable derrière lui. Tous ceux qui l'ont vu imiter la tempête sur son violon affirmaient qu'il était possédé. Il faut dire que nous nous replaçons ici à une époque où l'ignorance superstitieuse est largement répandue. La légende de Méphistophélès vient d'être popularisée par le *Faust* de Goethe et les rumeurs sur les démons et la sorcellerie sont des sujets de conversation courante. Ce contexte a très certainement servi la personnalité de Paganini et il savait l'utiliser par des exhibitions susceptibles d'accréditer ses rapports avec le diable, n'hésitant pas à utiliser un violon dont il savait parfaitement que l'une des cordes casserait pendant le concert : le public manifestait devant ce contre-temps, mais lui continuait sur les trois cordes restantes, comme s'il ne s'était rien passé. Il fut même accusé d'avoir provoqué un incendie sur le pupitre du premier violon, au début d'un concert. On lui apportait ensuite un manteau et il s'y emmitoufflait pâle comme un mort, la sueur au front, effondré sur une chaise, les yeux fixant le vide comme s'il ne vivait plus.

Il traitait ses adversaires avec mépris, exécutant leurs compositions avec un jonc pour archet, ou encore en plaçant la partition à l'envers devant lui. Avec une seule corde, il faisait plus que d'autres virtuoses avec les quatre et personne n'a jamais réussi à le mettre en difficulté lorsqu'il s'agissait d'interpréter en première lecture une œuvre inconnue. Il composa de la musique pour violon à 3 cordes, puis 2 et même une seule corde, et parvenait à produire 3 octaves complets sur la seule corde de sol. Il révolutionna l'art du violon et jouait comme personne ne le fit avant ni après lui, sur un violon monté avec des cordes de violoncelle. Il mit au point de nombreux raffinements techniques, mais n'écrivit jamais le cours de violon qu'il annonça souvent. Il n'avait pas d'élèves pour ne pas partager son savoir. Bien qu'il ait composé très jeune, bien peu de ses œuvres furent publiées de son vivant, afin de ne pas livrer ses secrets à ses concurrents. Ses dons naturels, qu'il qualifiait lui-même de « magiques », le plaçaient très au-dessus des difficultés purement techniques de son art ; il avoua lui-même au Pr Schottky qu'il était en possession d'un « secret médical » et gardait toujours sur lui un carnet rouge (de mauvaise réputation) contenant des informations codées.

Il était méprisant et dédaigneux envers ses inférieurs et n'était jamais obséquieux envers les gens aisés.

Il eut un fils, Achille, né d'Antonia Bianchi, une cantatrice qu'il avait connue à Venise, qu'il n'épousa jamais et qui accepta, moyennant finances, d'abandonner ses droits sur l'enfant. Le bruit courait qu'il avait assassiné l'une de ses maîtresses et ce fils resta son unique compagnon au cours des voyages qui l'emmenaient d'un bout à l'autre de son pays et de l'Europe, emmitoufflé toute l'année dans ses fourrures, fébrile et toussant sans arrêt. A partir de 40 ans, il fut presque toujours mal portant. Sa maigreur était prodigieuse ; des quintes de toux le faisaient constamment souffrir et, en

janvier 1822, il fut si mal que l'on fit venir sa mère à Milan. Il fut ensuite hospitalisé à Pavie, où il reçut de fortes doses de mercure, puis de l'opium, et finit par s'enfuir pour gagner Milan, où il s'effondra dans un bistrot. Il passe l'hiver suivant au repos, sur les bords du lac de Côme, mais la toux ne cesse pas. Décidant d'ignorer sa maladie, il se rend à Vienne et donne vingt concerts en un mois, puis à Prague, où survient une nouvelle poussée évolutive, accompagnée cette fois d'une tuméfaction de la mandibule qui fait évoquer une tumeur gommeuse et lui vaut l'avulsion de toutes les dents inférieures en deux séances suivies d'une laryngite (Kerner). Pour Valensi, une opération maladroite et initialement bénigne aurait provoqué une lésion mandibulaire suivie de l'avulsion dentaire, puis d'une laryngite accompagnée d'une dysphonie sévère. Il poursuit ses tournées à Dresde, puis à Berlin, où il doit encore s'aliter, à Varsovie pour le couronnement du Tsar, puis de nouveau en Allemagne, notamment à Francfort-sur-le-Main, où il aimait résider. Il se rend ensuite à Baden-Baden puis, en 1831, à Paris, où il est « terrassé par une toux effroyable ». Il fait une tournée triomphale en Angleterre, où il est nommé directeur honoraire de l'Université d'Oxford, puis rentre épuisé à Paris. Rien ne le retenant plus en Italie après le décès de sa mère, il décide de se partager dès lors entre la France et l'Angleterre.

En novembre 1833, à 51 ans, apparaît une grave hémoptysie, mais il continue ses tournées et rentre en Italie après un « échec » en Angleterre. Il décide alors de s'installer à Parme, mais n'y reste que trois ans et reprend ses tournées en Italie avant de reparaître à Paris. Il est alors âgé de 55 ans lorsque s'installe une dysphonie sévère accompagnée du cortège habituel de quintes de toux, mais aussi d'un état fébrile et d'algies rhumatismales. On n'entend plus sa voix qu'à grand-peine et, certains jours, il ne peut exprimer aucun son intelligible. Sarty signale que « le larynx est détruit et la voix ne passe plus que par le nez : pour parler, il pinçait les narines afin de forcer un filet de voix à passer par la bouche ». Il est si faible qu'il doit appuyer le coude gauche sur un meuble pour jouer du violon. Berlioz rapporte qu'à l'automne 1838 Paganini est contraint, comme Beethoven mais dans l'autre sens, à l'usage de cahiers de conversation, sur lesquels il note : « Je suis attristé par une vérole volante du larynx, laquelle m'a privé de ma voix, et je suis obligé de m'exprimer par la plume. » Une sommité de la Faculté de Montpellier parle d'un « virus syphilitique ayant attaqué le voile du palais et peut-être la voûte palatine ». Il sera pratiquement aphone pendant les deux dernières années de sa vie : « Je souffre, écrit-il, d'une paralysie du larynx qui m'a dérobé ma voix. »

Il poursuit cependant ses tournées tout en se livrant à diverses thérapeutiques, toutes aussi vaines les unes que les autres, mais il sait déjà que son mal est incurable et que son heure est venue. Il rentre à Gênes où il garde le lit, et donne déjà l'impression d'un messenger de l'au-delà. Deux mois plus tard, il repart pour Nice où il se trouve si faible qu'il peut à peine tenir la plume. La toux le poursuit sans répit, jour et nuit, et au printemps 1840 apparaît un œdème des membres inférieurs ; Paganini ne peut plus marcher et la déglutition est devenue si pénible qu'il lui faut parfois des heures pour se nourrir un peu. « Je me décompose littéralement et je suis effrayé par

tout ce que je crache quand je tousse, je n'ai plus d'appétit ; je n'ai plus de forces. »

Il meurt à Nice, du choléra, le 27 mai 1840, à 5 heures de l'après-midi, à 58 ans, avec la seule compagnie de son fils, à qui il laisse un héritage considérable, mais en emportant avec lui son « secret ».

Mais ce n'est pas tout car, Paganini mort, commence l'histoire de son cadavre.

La dépouille

Tout d'abord, on ne peut l'enterrer au cimetière catholique de Nice car, malgré plusieurs tentatives des représentants de l'Eglise, il semble bien qu'il ait refusé les derniers sacrements. On embaume donc rapidement le corps et le cercueil est déposé dans la cave de l'hôpital. Un recours est présenté devant le Sénat de Nice, qui le rejette, puis devant l'archevêque de Gênes qui, informé par son collègue niçois des circonstances du décès, le rejette également. Par ailleurs, il n'existe pas de cimetière laïc à Gênes et les protestants refusent également le corps. Des rumeurs circulent selon lesquelles Paganini aurait fait partie d'une secte satanique et pratiqué la magie noire ; d'ailleurs, même son nom signifie « petits païens ».

Un nouveau recours est alors présenté au Pape en personne, mais les amis de Paganini craignent un acte de vandalisme et le cercueil est transporté nuitamment et sous escorte dans la remise souterraine de l'hôpital de Villefranche-sur-Mer puis, quelque temps plus tard, il est enterré sur l'îlot de Saint-Ferréol, entre Saint-Jean-Cap-Ferrat et les îles de Lérins.

Guy de Maupassant donne une autre version de ces pérégrinations ; après le décès, Achille aurait embarqué le corps de son père pour le conduire en Italie mais, nous l'avons vu, le clergé génois refuse d'accorder une sépulture chrétienne à ce démoniaque. La Cour de Rome n'ose pas accorder son autorisation et, de toute façon, la Municipalité de Gênes s'y oppose parce que l'artiste est mort du choléra : la ville est également victime d'une épidémie, mais on estime que ce nouveau cadavre aggravera le fléau. Achille revient alors à Marseille, mais l'accès de la ville est également interdit pour les mêmes raisons, et il en sera de même à Cannes. Il fait alors débarquer le corps sur l'îlot de Saint-Ferréol et revient le récupérer en 1845 pour le transporter à Gênes, où il est enterré provisoirement dans le jardin de la villa familiale.

Pour Valensi, après avoir reçu l'autorisation d'enterrer son père à Gênes, mais hors du cimetière, Achille ramène discrètement le corps à l'hôpital de Nice, qu'il est censé ne pas avoir quitté, et le transporte par mer à Gênes. Mais, là aussi, il faut assurer la garde du corps, pour éviter une profanation, et le cercueil est transporté une fois de plus jusqu'à la propriété familiale de Parme et enterré sans pierre ni croix.

Trente-quatre ans après le décès, la Commission papale se prononce enfin et autorise la sépulture au cimetière de Parme. L'opération se déroule de

nuit, car l'on craint toujours une manifestation populaire contre ce « suppôt de satan ». Plus tard, le corps est transporté dans le nouveau cimetière de Parme, toujours avec les mêmes précautions, et le cercueil est ouvert à cette occasion en présence d'Achille et d'un admirateur, le violoniste hongrois Ondriezek. Le corps se trouve actuellement au cimetière de Parme mais, entre temps, tourmenté par l'idée d'une possible substitution, Achille a fait ouvrir le cercueil une nouvelle fois, la sixième...

Le malade

Ce personnage insolite suscite l'intérêt médical de plusieurs façons, et tout d'abord par l'affection respiratoire qui a jalonné sa vie et l'a accompagné au seuil de la mort. Sa carrière de virtuose est assez incroyable, compte tenu de son état de santé qui fut déficient pendant toute sa vie d'adulte, sans l'empêcher pour autant de donner des centaines de concerts dans toute l'Europe. Quelle était la nature de cette toux tenace et de l'aphonie terminale ? Ces deux affections étaient-elles liées ?

Trois hypothèses sont avancées :

— La syphilis trouve naturellement des défenseurs parmi les auteurs du siècle dernier et du début de celui-ci. Bien sûr, il eut une vie dissolue et des relations féminines nombreuses ; bien sûr, il eut un traitement mercuriel, mais cette panacée était utilisée à cette époque pour de nombreuses autres affections. La notion de vertiges associés à la toux et signalés dans la dernière année de sa vie peut-elle être retenue en faveur d'une labyrinthite luétique ? Rien n'est moins sûr : il n'est pas fait état d'une surdité ou même d'une hypoacousie et cette étiologie explique-t-elle la toux ? N'était-ce pas tout banalement une bronchite chronique ? La lésion de la mandibule constatée en 1823 est plus suspecte ; certains auteurs parlent de « tumeur gommeuse », d'autres d'ostéonécrose, mais dans les deux cas le doute existe. L'évolution terminale est compatible également avec une atteinte tertiaire du pharyngo-larynx.

— La tuberculose pulmonaire et (ou) laryngée a été évoquée dès l'âge de 37 ans et Fetis affirme qu'il s'agissait d'une tuberculose laryngée, mais il est curieux que son fils, qui l'accompagnait toujours et partout, soit resté en parfaite santé. L'association de ces deux affections, bien entendu, n'est pas exclue.

— Un cancer laryngo-trachéal est peu compatible avec une durée d'évolution de 21 ans, mais l'on sait qu'il peut s'associer à l'une des deux affections précédentes. Il n'est donc pas exclu, au moins pour la période terminale, où nous remarquons une dysphonie confinante à l'aphonie, associée à une dysphagie intense et à une cachexie extrême.

Comme toujours dans ces cas, nous nous heurtons à l'impossibilité de toute vérification histologique, et le débat reste ouvert.

Le mutant

La morphologie et la virtuosité de Paganini ont également attiré l'attention et ont suscité une hypothèse intéressante de la part de Schœnfeld. Pour cet

auteur, il est superflu d'évoquer le surnaturel à propos de Paganini, la nature suffisant amplement à expliquer le personnage ; il considère, en effet, que Paganini était porteur d'un syndrome de Marfan, qui est caractérisé, comme nous le savons, par une minceur et un allongement excessif des membres prédominant à leurs extrémités, notamment au niveau des doigts, d'où le nom d'arachnodactylie qui lui est également donné. Il s'y associe une hyperlaxité articulaire, une taille au-dessus de la moyenne, des déformations thoraciques et crânio-faciales, une insuffisance du développement musculaire, des manifestations pulmonaires à type d'emphysème ou de pneumothorax spontané. Il existe une ectopie du cristallin dans 50 % des cas et la gravité de la maladie est liée à l'atteinte des fibres élastiques de la média des artères, entraînant des complications vasculaires à type d'insuffisance aortique ou d'anévrisme de l'aorte ascendante.

Revenons maintenant sur l'apparence physique de Paganini telle que la décrivent ses contemporains ; tous le montrent assez grand, anguleux, l'épaule gauche plus haute que l'autre, d'une pâleur cadavérique, avec des yeux sombres et creux, des cheveux longs noirs et désordonnés, une peau blafarde et cireuse, un nez saillant et étroit, « en bec d'aigle », et surtout si maigre qu'un aubergiste le transporta un jour sur son lit, en pleine rue, sous le prétexte qu'une personne aussi décharnée ne pouvait être que tuberculeuse ou pestiférée. Cet aspect physique fait irrésistiblement évoquer un autre marfanique célèbre, le président Abraham Lincoln.

Balzac et Goethe, tous deux contemporains de Paganini et en relation avec lui, étaient convaincus que sa virtuosité était due en grande partie à sa constitution anatomique, sans apporter plus de précision. Par contre, le Dr Benatti, qui eut à s'occuper de Paganini pendant de nombreuses années et qui l'a longuement observé, arrive à la conclusion que « la supériorité du célèbre violoniste est moins le résultat d'un exercice prolongé que celui d'une organisation (anatomo-physiologique) spéciale », et il donne à l'appui des précisions importantes : « Il existe une extraordinaire extensibilité des ligaments capsulaires des deux épaules, des poignets et des doigts. La main n'est pas plus grande que la normale, mais il en double l'amplitude par l'extensibilité de chaque doigt, à tel point que non seulement chacun d'eux est capable de mouvements indépendants, mais encore la laxité des articulations phalangiennes de la main gauche leur permet des mouvements latéraux sur la touche. D'autre part, la laxité du poignet droit et de l'épaule droite leur donne l'amplitude nécessaire à un coup d'archet magistral. » (fig. 2 et 3).

La portée et l'indépendance de mouvements de ses doigts étaient si extraordinaires qu'il fut même soupçonné d'avoir procédé à un geste chirurgical sur les tendons digitaux, ce qui est évidemment invraisemblable. Sa virtuosité elle-même fait partie du tableau clinique et il était passé maître dans l'art de certains tours de force, tels que la montée et la descente rapide de plusieurs octaves, les harmonies doubles, les pizzicati, les variations jouées sur une seule corde, les trilles, l'association de coups d'archet de la main gauche, ou encore l'imitation de deux violons jouant ensemble. Toutes ces difficultés font pâlir les violonistes confirmés ; pourtant, on ne l'a jamais vu s'entraîner et il ne jouait que pour les répétitions et les concerts.

Schœnfeld trouve un autre argument diagnostique dans l'aphonie terminale, qu'il attribue à une paralysie laryngée par anévrisme de la crosse de l'aorte (complication classique du syndrome de Marfan), mais nous ne pouvons le suivre sur ce point, car il s'agit dans ce cas d'une paralysie récurrentielle gauche, généralement compensée, donc sans altération durable de la phonation.

Enfin, nous ne pouvons omettre la qualité particulière de son ouïe : il entendait très bien à grande distance et la voix haute à proximité était ressentie douloureusement, notamment du côté gauche. Il était capable d'accorder son instrument d'une légère touche au milieu du fracas de l'orchestre et pouvait distinguer, dans les mêmes conditions, la dissonance d'un instrument. On l'a même entendu jouer juste sur un violon désaccordé. Plus que d'une absence du muscle stapédien, génératrice de phonophobie, ce tableau est en faveur d'un « recrutement » auditif marqué, qui ne pouvait que servir encore ses extraordinaires possibilités gestuelles.

Ainsi s'explique sans doute l'immense talent de cet artiste, mais ce « don » de la nature n'enlève rien à la valeur de son œuvre et à notre regret de ne disposer d'aucun enregistrement du « violoniste du diable » (Teufelsgeiger), comme l'appellent les biographes allemands.

*NICOLO PAGANINI : DEVIL, « SUPERBRIGHT », OR « MUTANT » ?
SUMMARY*

Four aspects of Paganini's personnage are related by the authors. The famous virtuose is at first presented through his biography and his artistic life; then his mortal remain's peregrinations are recalled as an anecdote. The Paganini's pathography is then entered upon two subjects: on one side, the breathing pathology which he has endured all his life long, and, on the other side, the Schœnfeld's hypothesis, according to which Paganini could have had a Marfan's disease, hypothesis which seems well supported by the physical descriptions and the documents we dispose and which allows to explain partially his prodigious virtuosity.

BIBLIOGRAPHIE

1. BRUNER J.M. — « Moto perpetuo (Paganini). A theme for surgery of the hand », *The hand*, 1974, 6, n° 2, p. 115-120.
2. DE GOURCY G.I. — « Paganini, the genoese », University of Oklahoma press, 1957.
3. GELINEAU. — « Les épileptiques célèbres », *La Chronique médicale* (Paris), 1900, n° 8, p. 545-557.
4. PROD'HOMME J.G. — « Paganini », in : « Les musiciens célèbres », Editions Laurens (Paris), 1916.
5. KERNER D. — « Nicolo Paganini », in : « Krankheiten grosser musiker », Schattauer Verlag, Stuttgart, 1977.
6. DE SAUSSUNE R. — « Paganini », Greenwood press, Westport, Connecticut, 1954.
7. SCHONFELD M.R. — « Nicolo Paganini. Musical magician or Marfan mutant ? », *JAMA*, 1978, 239 (n° 1), p. 40-42.
8. VALENSI Th. — « Paganini », Editions du livre français (Paris), 1950.

